

Journal de Roubaix

TARIF D'ABONNEMENTS. — Roubaix-Tourcoing, le Nord et les départements limitrophes : Trois mois, 5 fr. ; Six mois, 9 fr. ; Un an, 16 fr. Les autres Départements et l'étranger le port en sus. Agence particulière à Paris, 36, rue Feytaud

Bureaux et Rédaction : Roubaix : 71, Grande-Rue. — Tourcoing, rue Nationale, 78
Directeur-Propriétaire : Alfred REBOUX

ABONNEMENTS ET ANNONCES : A ROUBAIX, aux bureaux du Journal, Grande-Rue, 71. — A TOURCOING, aux bureaux du Journal, rue Nationale, 78. — A LILLE, rue de la Bourse, 2. — A BRUXELLES, rue de la Chapelle, 10. — A PARIS, à l'Agence Française, place de la Bourse, 2. — A MOSCOW, chez M. H. L. Lomonosov, rue de la Station, 1. — A S. PETERSBOURG, chez M. H. L. Lomonosov, rue de la Station, 1. — A S. PETERSBOURG, chez M. H. L. Lomonosov, rue de la Station, 1. — A S. PETERSBOURG, chez M. H. L. Lomonosov, rue de la Station, 1.

DÉPART DU PRÉSIDENT KRUGER POUR PARIS

Les Adieux à Marseille. — L'Arrivée à Dijon

CE NUMÉRO
Comprenant SIX PAGES
NE DOIT ÊTRE VENDU
QUE 5 CENTIMES

INUTILE DÉBAT

Paris, 23 novembre.
Avant de faire de la littérature décadente et de la politique radicale, M. Vigné d'Octon fut vaquamment médecin de la marine, et, en cette qualité, il servit quelque temps au Sénégal. Il rapporta de son voyage, un roman de physiologie brutale, l'« Eternelle blessée ». C'était plutôt maigre comme bagage d'observations scientifiques ; cependant, par ce court passage en Afrique, le député de l'Hérault crut avoir acquis une compétence spéciale en matière d'exploration et d'administration coloniales, et il se dresse en censeur impitoyable des hardis pionniers qui ont conquis là-bas tout un monde à la France.

Déjà, dans un odieux pamphlet, il avait consigné, contre les officiers de notre armée coloniale, les accusations les plus graves. Ce méchant libelle, que l'on pourrait, reprenant un mot célèbre, qualifier de « Bottin de la diffamation », devait, son auteur l'espérait du moins, faire un bruit énorme ; or, il est tombé au milieu de l'indifférence générale, mieux, du mépris universel.

M. Decrais lui-même, à qui, cependant, M. Vigné avait dédié, paraît ne pas en avoir dé-coupé les feuillets. Piqué au vif dans son amour-propre d'auteur, M. Vigné jura de se venger, et c'est pourquoi, il a, aujourd'hui, réédité, à la tribune de la Chambre, toutes les vilénies qu'il avait déposées dans « la gloire du sabre ». Trois heures durant, il a traîné, dans la boue, les héros explorateurs de l'Afrique Centrale ; trois heures durant, il a fait un tableau odieux de la conduite de nos expéditions coloniales ; à ben croire, nos troupes, sous la conduite de « bandits galonnés », auraient traversé le pays comme une trombe, pillant et incendiant les villages, massacrant les femmes et les enfants, se livrant enfin à la traite des esclaves.

Avec une méconnaissance absolue des intérêts du pays, un manque total de sens patriotique, il s'est lourdement appuyé sur le drame douloureux de Zinder, et, pour finir par un trait de génie, il a dépeint le général Gallieni sous les dehors d'un assassin et d'un concussionnaire. Cette belle besogne s'est faite avec applaudissements de l'extrême gauche. Nos bons collectivistes tressaillaient d'aise : Assassins ! Assassins ! clamait, au récit imaginaire de M. Vigné, ces braves cœurs si doux, si humains, qui, pendant la Commune, fusillaient les otages lâchement, honteusement, derrière les murs, et qui rétablissaient la guillotine en permanence sur la place publique si, demain, ils en avaient le pouvoir.

Que, parfois, les chefs de colonne, au Soudan, ou à Madagascar, aient eu la main un peu lourde, nul ne songe à le contester ; il est difficile de retenir une troupe dans la voie des représailles ; ce n'est jamais beau la guerre, et on ne la fait pas aux sauvages de l'Afrique, comme on la fait en Europe, entre peuples civilisés.

Encore, n'a-t-on pas oublié, en France, de quelles abominations les Allemands sont capables, et nous savons, en dépit de la censure exercée sur les télégrammes, quelles atrocités les Anglais ont commises au Transvaal. Perdus dans la brousse, obligés de se frayer une route, la hache à la main, jour et nuit aux aguets, vivant dans la crainte perpétuelle d'une surprise ou d'une trahison, surprise de la part

des peuplades sauvages qui les entourent, trahison de la part des nombreux porteurs dont toute colonne s'encombre ou des auxiliaires noirs recrutés au hasard et en hâte sur la côte, quoi d'étonnant à ce que nos officiers en arrivent, pour leur sauvegarde, et l'accomplissement de leur mission, à user, parfois, de procédés énergiques jusqu'à la férocité ? Ces actes, le philosophe les peut condamner en son cabinet ; ils apparaissent à tout homme d'action comme une pénible mais inéluctable nécessité.

Quoi qu'il en soit, le débat d'aujourd'hui était bien inutile. Le gouvernement aurait fait œuvre patriotique en le rendant impossible. L'interpellateur est de ses amis ; il ne devait pas être très difficile de le faire renoncer à son interpellation.

Si M. Vigné d'Octon n'avait pas parlé, M. Lasies se serait tu, et M. Guillaumin n'aurait pas eu à répondre à M. Lasies. Devant l'Europe qui nous jalouse, on a étalé complaisamment nos plaies en les exagérant démesurément ; devant l'Angleterre qui guette nos colonies comme une proie, on a fait, de notre administration coloniale, un tableau tel que, si notre rival séculaire voulait, demain, y fomenter un soulèvement, il n'aurait qu'à y répandre, à plusieurs millions d'exemplaires, la diatribe de M. Vigné d'Octon.

Triste débat, en vérité, dont pourront se réjouir seuls nos ennemis et les collectivistes leurs complices.

Et dire que ça recommencera vendredi prochain !

H. SARRAZANAS.

Informations

L'ÉTAT DU TZAR
Berlin, 23 novembre. — On a reçu, de Copenhague, et de Saint-Petersbourg, de meilleures nouvelles sur la santé du Tzar. Un message spécial, envoyé de Livadia, est arrivé à Copenhague, pour annoncer que les médecins déclarent le Tzar sorti indemne de la crise redoutable qu'il vient de traverser.

LES OBSEQUES DE M. CANEVARO, MINISTRE DU PÉROU
Paris, 23 novembre. — Ce matin à 11 heures ont eu lieu les obsèques de la Madeleine les obsèques de M. Canevaro, ministre du Pérou à Paris, qui a trouvé la mort dans la catastrophe de Dax. Le service solennel a été célébré par M. l'abbé Hertzog, curé de la Madeleine.

LA TEMPÊTE ET SES FUREURS
La tempête qui ravage les côtes de France et d'Algérie a causé hier le naufrage de deux petits bricks. Les équipages ont pu être sauvés avec grande difficulté. Ces bateaux appartenaient au port d'Alger.

LA RESISTANCE DES BOERS
Les télégrammes du Sud-Africain, tous de source anglaise, témoignent encore aujourd'hui de l'héroïque résistance des Boers de défendre leur indépendance jusqu'au dernier des boers.

LES ÉVÉNEMENTS DE CHINE
Les indemnités aux Missions
Le consul français de Canton vient d'obtenir du vice-roi de cette province la fixation des indemnités à payer aux missions et aux catholiques indigènes qui ont souffert des derniers événements. Ces indemnités seraient de 300.000 piastres soit 1.200.000 francs.

Mauvaise foi chinoise
Un télégramme du correspondant du « Times » à Pékin assure que, maintenant, les ministres étrangers sont d'accord à reconnaître la mauvaise foi évidente des plénipotentiaires chinois.

LE PRÉSIDENT KRUGER EN FRANCE

Ce qui restera comme un souvenir impérissable de la journée triomphale que le président Kruger vient de vivre à Marseille, ce qui marquera comme une date dans notre histoire contemporaine, sera cette sublime allocution qu'il a prononcée « en homme libre », suivant l'expression même de l'illustre vieillard.

La cause des Républiques sud-africaines, reconnue par l'Europe et le monde civilisé tout entier comme celle de l'humanité et de la justice, n'en apparaît que plus majestueuse. Inoubliable sera la virile déclaration de ce chef, affirmant l'inébranlable courage de ses compatriotes, tous résolus à mourir jusqu'au dernier plutôt que de se rendre.

Tous les incidents de cette mémorable journée s'effacent devant l'impression que ce fier langage a produite. De ces milliers de cris sort une leçon que les gouvernements devraient entendre : « La guerre qu'on nous a fait est une guerre de barbares », a dit le président Kruger.

Le monde entier le répètera après lui. Voudra-t-il laisser continuer cette injuste extermination d'un vaillant peuple ?

Les incidents de la nuit
Marseille, 23 novembre. — Toute la nuit, des incidents graves se sont produits. La foule, en fureur, n'a cessé d'assiéger l'hôtel du Louvre et de la Paix, jusqu'à trois heures du matin.

La réponse de M. Loubet au télégramme de M. Kruger
Marseille, 23 novembre. — Hier soir, à dix heures et demie, le préfet des Bouches-du-Rhône a apporté à M. Kruger les compliments du président de la République française et les remerciements de M. Loubet pour le télégramme que le président Kruger lui a envoyé en mettant pied sur la terre française.

LA JOURNÉE DE VENDREDI
Marseille, 23 novembre. — C'est à six heures et demie que le président s'est levé frais et dispos. Il a pris son premier déjeuner avec le menu habituel. A huit heures et quart, une importante masse de police arrive devant l'hôtel de Noailles. M. Bonneau, commissaire central, Vergnes, secrétaire général, deux commissaires de quartiers, forment les barrières.

Une manifestation enthousiaste
A 9 heures moins un quart, la foule augmente. On se presse surtout devant le balcon de l'hôtel, sur lequel donne l'appartement de Kruger. Une longue, une immense acclamation salue le président qui, fébrilement, ouvre lui-même ses fenêtres, n'osant pas se dérober à une aussi chaleureuse manifestation.

Le départ de Marseille
La foule. — Les ovations. — Une allocution de Kruger
Le président Kruger a quitté l'hôtel de Noailles en landau fermé avec le docteur Leyds et M. Hammel, son interprète, pour se rendre à la gare.

— L'homme de Boulogne... celui qui m'a livré le gosse il y a huit ans... Son père enfia !
— Pas possible ! fit la grosse femme...
— Pour une chance, s'écria Panouffe, ça, c'est une vraie chance !... Qu'en dis-tu, mon vieux La Limace ?
— Tais-toi donc, interrompit celui-ci... il n'y a pas besoin de crier si fort...
— En effet, à quelques pas d'eux, quatre oreilles collées contre la porte s'efforçaient de ne pas perdre un mot de ce qu'ils s'étaient déjà dit et s'apprêtaient à écouter aussi la conversation qui allait suivre.
Pendant l'épouvantable scène où La Limace, fier, se vantait à plusieurs reprises retourné vers eux pour les accuser de leur tour de la disparition du portefeuille, vingt fois les enfants terrifiés avaient cru qu'ils allaient payer de leur vie la soustraction qu'ils avaient commise.
Vingt fois, pendant les perquisitions févresques des misérables, ils avaient frissonné en pensant à ce qui les attendait si l'un des bourreaux avait l'idée de s'approcher du matelas de Claudinet, où ils avaient caché le paquet de lettres.
Plus la rage des bandits augmentait, plus Fanfan comprenait l'importance de ces papiers, plus une sorte de présentiment le confirmait dans sa conviction de la nécessité de les communiquer à M^{me} Héloïse.
Il trouverait facilement moyen après, s'il y avait lieu, de les restituer à La Limace.
— Oh ! mon Dieu ! murmura-t-il... que complottent-ils ? J'ai peur !... Je n'entends pas...
Claudinet se pencha à son oreille, et tout bas :

ré, place la voiture au milieu et l'escortent ainsi jusqu'à la gare. Sur tout le parcours, une foule considérable est massée, et pousse des acclamations enthousiastes. C'est une ovation continue. De nombreuses escouades de police sont échelonnées le long du trajet, mais aucun incident fâcheux ne se produit.

On remarque beaucoup une grande pancarte de couleur blanche, portée à bras, et sur laquelle on lit en gros caractères : « Pardon pour l'Europe ! » Cette pancarte a suivi pendant quelque temps la voiture du président ; disons qu'elle avait été placée, hier, dans le vestibule de l'hôtel Noailles.

C'est avec beaucoup de peine que la voiture peut franchir les rangs serrés des manifestants et pénétrer dans la cour de la gare, où, malgré la consigne, se trouvent un grand nombre de personnes qui continuent à acclamer le président du Transvaal.

Le président passe devant un salon par lequel la Compagnie a orné avec un luxe charmant, traverse ce salon sans s'arrêter et arrive sur le quai. A ce moment, malgré toutes les précautions, la gare est envahie par la foule. Ce sont de nouvelles acclamations, de nouveaux vivats.

Emu par tant de sympathie, Kruger, qui avait déjà pris place dans le wagon-salon qui lui était réservé, parait à la portière et fait signe qu'il veut parler. Le silence s'établit comme par enchantement.

M. Kruger parle hollandais, mais M. Hammel, son interprète, traduit aussitôt :
Citoyens marseillais et français. Je remercie la population marseillaise du chaleureux accueil qu'elle m'a fait à mon arrivée. Je compte retrouver ces sympathies si enthousiastes dans toutes les villes que je vais traverser, et j'espère qu'elles seront suivies d'actions — si continues — qui nous soutiendront à servir notre cause.

Des acclamations retentissent à nouveau. Le président salue.
Avant le départ, M. Kruger est salué par M. Thorel, président, et tous les membres du comité marseillais, pour l'indépendance des Boers. Le président est accompagné de MM. Leyds, Pearson, Vessels, Eloff, Fischer, Hammel, Rambaut, Pauliat, le docteur Heymans, etc.

En route pour Paris
A TARASCON
Tarascon, 23. — Le président Kruger est passé en gare à 10 heures 45. Il paraissait fatigué. Il a reçu une délégation de la municipalité.

A AVIGNON
Avignon, 23. — Le train amenant le président Kruger et sa suite est entré en gare à 11 heures précises.

A VALENCE
Valence, 23 novembre. — Une foule de plus de cinq mille personnes ont salué d'acclamations enthousiastes le président Kruger à son passage. Le maire de Valence lui a exprimé l'admiration et les souhaits de la population pour le succès de ses négociations.

A LYON
Lyon, 23 novembre. — La présentation au président Kruger du comité lyonnais pour l'indépendance des Boers s'est faite avec un enthousiasme qui a failli dégénérer en cohue, aussi bien en raison du court laps de temps d'arrêt du train, que de l'insuffisance des mesures d'ordre.

A deux heures 21 le train stoppe en gare. Une foule compacte, qui avait envahi les quais, pousse aussitôt les cris de : « Vive Kruger ! Vive les Boers ! »
Le président salue.
Aussitôt, M. Alapetite, préfet de Rhône, et M. Robin, premier adjoint, président du comité lyonnais pour l'indépendance des Boers montent dans le wagon, et invite le président à descendre quelques instants. Le président y consent, et se rend, escorté de sa suite, dans les salons richement décorés où devaient avoir lieu les présentations, mais on le

prio de sortir à la plate-forme pour être salué par la population massée sur le cours du Midi et la place Carnot.

On remarque le drapeau de l'Association des étudiants, qui précède le président Kruger. Le cortège s'avance jusqu'à la terrasse, au milieu d'acclamations répétées auxquelles mêlent les cris de la foule qui se tient au dehors.

Arrivé sur la plate-forme, M. Robin prononce un magnifique discours dans lequel il salue le chef d'Etat qui porte en lui l'âme indomptable des Républiques sud-africaines.

Puis M. Robin remet au président Kruger la médaille offerte par souscription par le comité. M. Kruger s'exprime alors en ces termes : « Je suis profondément sensible à tous les hommages de respect et de sympathie venus de la France entière. Je vous prie, vous qui la représentez ici, de transmettre mes remerciements à la population lyonnaise.

« La France étant bien loin de mon pays ce ne doit pas être pour une raison personnelle, pour des relations personnelles, que la France s'anime tellement en me voyant arriver ici ; c'est pour une cause juste, qui est celle de la France et de l'Europe entière. Vous gardes la conviction profonde que nos espérances se réaliseront ; nous espérons avec vous. »

Au préfet qui lui présente ses respects, le président Kruger répond :
« Le Président est très reconnaissant, particulièrement pour les témoignages de sympathie apportés par le préfet du Rhône. Il accepte volontiers vos aimables services. Il a l'espoir que votre grande cité de Lyon prospérera toujours, de même que vous espérez et que nous espérons pour le Transvaal et les Républiques Sud-Africaines. »
Jusqu'à là le président avait été maintenu assez éloigné de la foule, sauf pendant la traversée de la gare.

Le cortège se rapproche du public qui est massé en rangs serrés derrière un cordon d'agents. Les acclamations redoublent ; mais les personnes qui suivent le président se bousculent, et celles qui l'entourent ont grand-peine à le protéger.

C'est une véritable cohue, et c'est avec difficulté que le président regagne son compartiment. Une magnifique corbeille de fleurs offerte par un comité de Lyon qui, au moment du 14 juillet, avait organisé des fêtes sous le nom de comité des Boers, est remise au président.

Après être monté dans son compartiment, M. Kruger met la tête à la portière et remercie par un geste large la population lyonnaise qui continue à l'accueillir.

A 2 heures 40, heure de la gare, le train s'ébranle lentement, pendant que la foule continue à acclamer Kruger, le Transvaal et les Boers. Les vivats se font entendre jusqu'à ce que le train soit arrivé à l'entrée du tunnel, où il disparaît.

Il ne s'est produit aucun incident regrettable, et on n'a pas remarqué de cris discordants.
(Voir la suite en dernière heure).

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Séance du vendredi 23 novembre 1900
SÉANCE DU MATIN
La séance est ouverte à 9 heures 20.

LE BUDGET DE L'INTÉRIEUR
La Chambre reprend la discussion du budget de l'intérieur au chapitre 45, elle adopte tous les chapitres jusqu'au 301 inclusivement.

LE BUDGET DES CULTES
La Chambre aborde le budget des cultes. M. Zévras demande la suppression de ce budget. M. Waldeck-Rousseau repousse cet amendement et dit qu'on ne peut rien faire dans ce sens avant le vote de la loi sur les associations.

FEUILLETON DU 25 NOVEMBRE 1900 N° 123
LES DEUX GOSSES
PAR
PIERRE DECOURCELLE
TROISIÈME PARTIE
LE TRAIT-D'UNION
IX
Sur la plate
Puis il se dirigea vers sa demeure.
La, il prit un carnet de chèques qu'il plaça dans la poche intérieure de sa jaquette, puis, après une minute de réflexion, il y glissa aussi son revolver, non sans s'être assuré que les deux coups étaient chargés.
La nuit vient de bonne heure à ce moment de l'année.
Il eut peur d'être en retard, et il sauta dans une voiture, promettant au cocher un bon pourboire s'il était vite...
— Boulevard de la Glacière, dit-il, au coin de la rue de la Santé !...
On l'attendait cependant à l'écart.
Il n'y avait pas de danger que ceux qu'il allait trouver manquaient au rendez-vous donné par leur digne compagnie.
Ils attendaient, impatients aussi, le gibier qu'elle leur avait promis.

— Je m'en doute, moi, dit-il...
— Tu t'en doutes ?...
— Oui, ils doivent parler de la visite du monsieur de tantôt...
— Un monsieur ?...
— Un agent de police peut-être, disait ma tante Zéphyrine, mais je ne crois pas que ce soit vrai...
— Un agent de police ?...
— Oui, je n'ai pas encore eu le temps de te raconter cela... Tu n'étais pas là... Et je comptais te le dire ce soir, car cela t'intéresserait peut-être...
— Mais !...
— Je dis peut-être, parce que je ne sais pas tout... Figure-toi que tantôt, quand je suis venu amener ici la petite voiture de meubles, j'ai rencontré en route un monsieur qui a eu pitié de moi à cause de mon rhume. Ce monsieur s'est mis à causer avec moi, il m'a même payé à déjeuner et il a fait conduire jusqu'à ma voiture par un homme pour me soulager un peu...
— Mais ce monsieur, qui est-il ?... Quel rapport ?...
— Attends un peu... Ce que ce monsieur fait, je n'en sais rien ; mais il a l'air bon et triste... On voit tout de suite que c'est un homme riche qui sans doute met son plaisir à faire du bien... Alors nous avons longtemps causé... et causé surtout de toi...
— De moi ?...
(A suivre) Pierre Decourcelle.

— L'homme de Boulogne... celui qui m'a livré le gosse il y a huit ans... Son père enfia !
— Pas possible ! fit la grosse femme...
— Pour une chance, s'écria Panouffe, ça, c'est une vraie chance !... Qu'en dis-tu, mon vieux La Limace ?
— Tais-toi donc, interrompit celui-ci... il n'y a pas besoin de crier si fort...
— En effet, à quelques pas d'eux, quatre oreilles collées contre la porte s'efforçaient de ne pas perdre un mot de ce qu'ils s'étaient déjà dit et s'apprêtaient à écouter aussi la conversation qui allait suivre.
Pendant l'épouvantable scène où La Limace, fier, se vantait à plusieurs reprises retourné vers eux pour les accuser de leur tour de la disparition du portefeuille, vingt fois les enfants terrifiés avaient cru qu'ils allaient payer de leur vie la soustraction qu'ils avaient commise.
Vingt fois, pendant les perquisitions févresques des misérables, ils avaient frissonné en pensant à ce qui les attendait si l'un des bourreaux avait l'idée de s'approcher du matelas de Claudinet, où ils avaient caché le paquet de lettres.
Plus la rage des bandits augmentait, plus Fanfan comprenait l'importance de ces papiers, plus une sorte de présentiment le confirmait dans sa conviction de la nécessité de les communiquer à M^{me} Héloïse.
Il trouverait facilement moyen après, s'il y avait lieu, de les restituer à La Limace.
— Oh ! mon Dieu ! murmura-t-il... que complottent-ils ? J'ai peur !... Je n'entends pas...
Claudinet se pencha à son oreille, et tout bas :

prises et qu'on leur avait dit être efficaces au moment des dangers extrêmes.
Ils étaient glacés de terreur...
Leur terreur augmenta cependant encore quand les détails de la colère impuissante des bandits furent arrêtés par la phrase de Zéphyrine, et que le silence se fit pour l'instant.
« S'écroulèrent sous les haillons qui les couvraient et firent semblant de dormir. »
Il était ténébreux.
La même ouvrant la porte venait de pénétrer dans leur chambre afin de s'assurer de leur sommeil.
Mais à peine, après les avoir enfermés, était-elle retournée auprès de ses hommes, que les deux enfants étaient debout...
Fanfan colla son oreille contre la porte, faisant signe à Claudinet de l'imiter.
Mais Zéphyrine parlait tout bas, tandis que les compagnons écoutaient en silence.
L'enfant alors regarda par le trou de la serrure.
Il vit les trois bandits accoudés sur la table grise, bouche contre oreilles...
Et il fut secoué par un frisson d'épouvante, et à main se crispa sur la main de Claudinet, quand Panouffe fit allusion tout haut à la bonne chance qui arrivait à l'association...
Une sueur froide inonda son front, car il voyait, éclairée en plein par la chandelle, la physionomie du misérable devenu effroyablement sinistre.
— Oh ! mon Dieu ! murmura-t-il... que complottent-ils ? J'ai peur !... Je n'entends pas...
Claudinet se pencha à son oreille, et tout bas :